YI SANG

Écrits de sang



Traduit du coréen et présenté par
Son Mihae et Jean-Pierre Zubiate
Préface de Roland Jaccard

scènes
한국
coréennes
IMAGO

Écrits de sang

Collection *Scènes coréennes*
dirigée par
Han Yumi et Hervé Péjaudier

Déjà parus

Hò Kyu, *Muldoridong, À la courbe des eaux,* préface d'Alexandre Guillemoz, postface de Lee Jong-Il, traduit par Han Yumi et Hervé Péjaudier.

Roh Kyeong-Shik, *Un pays aussi lointain que le ciel*, suivi de *Le Train pour Séoul* et de *Le Souffle des siècles,* préface de l'auteur, traduit et présenté par Han Yumi et Hervé Péjaudier.

Lee Kang-Bæk, *Comme si on voyait des fleurs au cœur de l'hiver,* suivi de *Dormir sous Utopie* et de *Généalogie,* traduit et présenté par Han Kyung-Mi et Patrick Pidoux.

Seonu Hwi, *Le Terroriste et autres nouvelles,* traduit et préfacé par Lim Yeong-Hee et Françoise Nagel.

Cha Pòm-Sòk, Ch'oe In-Hun, Yi Kun-Sam, *Théâtre coréen contemporain, Anthologie,* traduit et préfacé par Im Hye-Gyong et Cathy Rapin.

Lee Hyeon-Joo, *Maître pourquoi ? Petit traité de sagesse pour le monde présent,* traduit et préfacé par Kim-de Crescenzo Hye-Gyong et Jean-Claude Crescenzo.

Nam Sang-Sun, *Sur les traces du serpent blanc,* traduit et préfacé par Pascal Grotte.

Yi In-Seong, *Interdit de folie,* traduit par Choe Ae-Young avec la collaboration de Jean Bellemin-Noël.

Lee Gun-Sam, *À la soupe !,* traduit par Kim Huyon-Sook, revu par Han Yumi et Hervé Péjaudier, préface de Roh Kyeong-Shik.

Yi Hyôn-Hwa, *Qui êtes-vous ?,* traduit et préfacé par Im Hye-Gyong et Cathy Rapin.

Lee Jaram, *Le Dit de Sichuan,* p'ansori moderne d'après *La Bonne Âme du Sichuan* de Bertolt Brecht, traduit et présenté par Han Yumi et Hervé Péjaudier.

Alexandre Guillemoz, *La Chamane à l'éventail, récit de vie d'une mudang coréenne,* suivi de *La Chamane et l'ethnologue.*

YI SANG

Écrits de sang

Traduit du coréen par Son Mihae
et Jean-Pierre Zubiate

Préface de Roland Jaccard

Ouvrage traduit et publié avec le concours
de korea literature translation institute



AUZAS ÉDITEURS
IMAGO

Le coréen peut se romaniser de diverses manières, selon les époques et les usages. Le système de transcription adopté dans cet ouvrage est le dernier officiellement en vigueur, dit « romanisation révisée ». En ce qui concerne les voyelles, *e* se dit « é », et *u* « ou ». Le groupe *eo* se prononce *o* comme dans « comme », le groupe *eu* un peu comme dans « peu », *ae* à peu près « è », et *oe* va vers « wé ». Pas de nasalisation si voyelle+n, *an* est « ane », *un* est « oune », mais nasalisation si voyelle+ng, avec escamotage du *g*, s*ang* s'entendant comme « sang ». Le *h* se prononce, le *g* est toujours dur, le *r* se roule délicatement vers le « l ». Le *s* a tendance à se chuinter devant *i*, *Silla* devenant quasi *Shilla. Les chuintantes *ch* et *j* sont légèrement durcies à l'attaque en « tch » et « dj ». Mais en fin de compte, c'est toujours au lecteur qu'il reviendra de s'inventer sa musique du coréen en français. Les noms des auteurs sont transcrits selon leur choix. Nous suivons l'ordre du coréen qui place le nom de famille (couramment monosyllabique) avant le nom personnel (généralement bi-syllabique).

Titre original : Yi Sang Jeonjip, t. III (1956) ; Yi Sang Supil Jeonjip, (1993)
Photo de couverture : Photographie de Yi Sang.

ISBN : 978-2-84952-148-9
© Éditions Imago, 2011
7 rue Suger, 75006 Paris
Tél : 01-46-33-15-33
e-mail : info@editions-imago.fr
Site internet : www.editions-imago.fr

Préface de Roland Jaccard

Le Voyou de Séoul

Un inconnu s'est installé chez moi. Je l'avais rencontré dans une librairie de Saint-Germain-des-Prés. Il avait une allure décadente et était habillé d'un rubashka *très lisse. Sa pâleur extrême m'avait impressionné. « Si ce n'est pas un poète maudit, et coréen de surcroît, m'étais-je dit, c'est que je ne connais vraiment rien ni à l'Asie, ni à la littérature. » Autant dire aux deux choses qui comptent le plus pour moi.*

Je ne m'étais pas trompé : c'était bien Yi Sang, le voyou de Séoul, l'admirateur de Rimbaud et d'Apollinaire, le poète qui voulait savoir à tout prix pourquoi la ligne avait assassiné le cercle. Il m'avait demandé s'il pouvait laisser dans mon studio une malle remplie de revues coréennes et de manuscrits en travail. J'avais accepté, bien sûr, curieux d'approcher un homme qui portait sur son visage les marques du génie et d'une mort précoce. Il n'avait alors que vingt-cinq ans et il lui restait quelques mois à vivre. Cela lui suffisait, me confia-t-il un soir, pour chambouler la littérature coréenne, tout comme Luxun l'avait fait avec la littérature chinoise et Akutagawa avec la japonaise. J'admirais son assurance, moi qui savais que je ne révolutionnerai jamais rien, même pas le train-train de ma vie quotidienne.

Yi Sang était de la race des aventuriers : il avait déjà traîné ses guêtres en Chine et au Japon et, maintenant, il voulait

découvrir les romantiques allemands, les dadaïstes, les surréalistes et même Louise Brooks dont la beauté l'avait ébloui.

Comme je lui demandais à quoi ressemblait sa famille, il détourna la tête pour que je ne remarque pas le mépris qui accompagnait sa réponse : « J'ai laissé, me répondit-il, derrière moi une famille habituée au déshonneur, une famille née pour porter sur son dos tout le malheur du monde. À l'heure qu'il est, ils doivent avoir fini leur dîner… écœurant comme toujours. Et être couverts de sueur à cause de la chaleur. » Il poursuivit en me fixant sans me voir : « Je n'ai jamais réussi à les aimer vraiment. Je les trouvais abjects. Je les haïssais même. Pourtant, ils ne s'effondraient pas. Ils m'importunaient sans relâche pour pénétrer dans mon organisme, comme s'ils dégageaient des odeurs toxiques. » Et vous, me questionna-t-il à son tour, avez-vous aimé votre famille ? Je lui répondis qu'aimer serait un mot trop fort, mais que l'indifférence y était de règle. Chacun menait la vie qu'il entendait. « Mesurez-vous votre chance ? », me demanda-t-il, surpris. Je bredouillais : « Oui. » Il voulut savoir si j'aimais aller à la plage. « Bien sûr, et vous ? » Il me répondit que la plage elle-même n'était que mélancolie pour lui. « Où que j'aille, je n'arrive pas à être heureux. » Yi Sang était un homme désemparé : il ne parvenait même plus à lire, lui qui était atteint de cette maladie incurable qu'on appelle littérature. Quant à la philosophie, il la jugeait d'une futilité infinie.

Il me confia qu'il était en train d'écrire en ce moment Le Récit d'une fin de vie, *qui réduirait en cendres les mille ans de littérature coréenne. Avec un ricanement, il ajouta : « Mais comme tous ces artistes, je ne suis sans doute qu'un de ces castrés du quotidien, un de ces types qui deviennent vite des rats d'égout et qui meurent au bout de deux ou trois ans à peine. »*

Yi Sang macérait dans le jus de l'autodénigrement. Rien ne le rattachait plus à l'existence. Sa femme ? Il l'avait vendue à un inconnu. Ses parents ? Il les avait fuis. La culture ? Pure plaisanterie. La nature ? Inepte à pleurer. Le peuple ? De la racaille. « À regarder le passé, me dit-il, je n'ai que des regrets. J'ai la certitude de m'être trompé moi-même. Ma vie n'a été qu'une fuite lâche. »

Il sortit de sa malle un poème qu'une amie française avait

traduit et me le tendit. « Lisez-le tranquillement avant de vous endormir et dites-moi demain quelle forme de suicide serait la plus appropriée pour moi. Je suis lâche certes, mais je ne reculerai devant aucune. Mon destin est entre vos mains. »

Je livre ici ce poème pour donner une idée du génie singulier de Yi Sang. Il a été écrit le 7 janvier 1933.

« Ma vie égale ma vie moins un.

J'allume la lampe de poche.

Ma vie, c'est soustraire encore un à ma vie moins un.

J'éteins la lampe de poche.

La soustraction se rétablit — mais je perds encore une autre vie à cause de cela.

J'ai mis la lampe dans la poche.

Je ne peux même pas distinguer les directions. Je ne sais pas quoi faire.

Je reste oisif — la lampe s'est allumée dans ma poche pour désœuvrer aussi ma pensée.

Je dois me dépêcher. Pourquoi ?

Vais-je mourir ? Sinon, devrais-je au moins mourir de mort violente ?

Ma vie ne se dévoile pas à moi.

J'en éclaire une partie avec ma lampe de poche.

En voyant clairement l'une se soustraire sous mes propres yeux — aurai-je su qu'il existait aussi une vie à moi ? »

Le lendemain Yi Sang avait disparu, laissant sur son lit ce simple mot : « Lui, il ne se lie avec personne. Et il ne regarde pas en face. Toujours recourbé, son comportement est hésitant. » Je biffai « hésitant » et le remplaçai par « élégant ». Yi Sang n'était pas homme à faire peser longtemps sur autrui le poids de ses tourments. Il savait quelle était la voie la plus directe pour l'enfer. Il n'avait rien laissé au hasard. À moi maintenant de revêtir son rubashka. *Entre fantômes, on se comprend.*

Roland Jaccard



TROIS ÉTATS DES ÉCRITS DE SANG

OSCAR WILDE

Le nom que je voudrais prononcer n'est pas Uk. Mais appelons-le ainsi pour le moment. Jusqu'en 1930 encore, Uk était infiniment innocent, tout comme ses cheveux courts coupés à la féminine ; innocentes aussi sa façon de persévérer en art et sa passion. L'année où, atteint d'une maladie grave, je me suis retrouvé seul au lit, Uk, pris d'une affection ineffable à mon égard, à peine quelques mois après le début de sa vie solitaire à Tokyo, a commencé à m'envoyer deux ou trois cartes par jour, attendri comme un de ces garçons d'honneur qui, dans les mariages, marchent en lançant des pétales de fleurs, et il était tout excité à l'idée de prendre le ferry-boat.

Avant de se montrer à mon lit d'hôpital, il dut subir une délicate opération du pied dans sa ville natale de Gunsan ; pourtant, tout en réfléchissant depuis sa propre chambre d'hôpital à la déchéance de sa famille et en s'inquiétant de son état, il a continué à m'envoyer ces cartes semblables à des bouts de fleurs.

Avant que ta jambe ne se rétablisse complètement, tu t'es même forcé à faire une commission pour ton pauvre père qui était dans un état d'accablement considérable, et tu as rencontré de grandes difficultés pour sauvegarder la dernière récolte ; tous ces souvenirs, je n'ai pas besoin de sortir les cartes que tu m'avais adressées alors pour les rafraîchir aujourd'hui. Cependant, la rue où tombait doucement une pluie d'automne fut la première cause de ce que quelques jours orientèrent bien-

tôt l'amour platonique que tu nourrissais à mon égard vers quelque chose d'autre.

Peu de temps après, Uk a de nouveau investi ma vie besogneuse et mon affection, comme s'il rampait, avec des restes de matériaux de peinture. Dans cette pièce exiguë, nous avons déposé des toiles de plus de cent hos [1] avant de créer en toute liberté et sans aucune contrainte, lâchant la bride à nos sentiments ; et dans une étreinte spirituelle totale, nous avons pu nous mouvoir dans un oubli réciproque.

Mais, toi aussi, Uk, tu étais un lettré intelligent, avec ton côté impassible, et tu étais capable de briser en morceaux la passion enflammée qui montait.

Contrefaçon de sensualité

Aux yeux d'Uk qui n'avait pas de permis de vie, distinguer une prostituée d'une Sainte Vierge était une tâche bien difficile. À l'époque, j'avais commencé à écrire un texte intitulé *La Madone du bistrot,* qui n'était ni une fiction ni un essai ; et il m'était arrivé de lui en envoyer quelques chapitres, de préférence descriptifs. Il s'agissait d'un récit relatant la découverte d'une Madone dans un bistrot situé à Mapo au bord du fleuve Han, bien plus pure que *le groupe des Madone en délibération* qu'on a l'habitude de voir dans la ville, et partant plus proche du marbre. Peut-être ces quelques chapitres de *La Madone du bistrot* lui ont-ils donné une conscience, un courage et une paix suffisants pour pouvoir révéler un secret d'une extrême précarité ; toujours est-il qu'il m'a traîné au hasard jusque tard dans la nuit pour me raconter une longue histoire remplie de sentiments. Elle était tellement atroce qu'elle m'a mené à l'extrême limite de la folie ; en substance, il s'agissait d'une aventure avec *happy ending* selon laquelle il avait offert sa virginité à une prostituée née. Revenu à la maison, il m'a montré d'un air sérieux une photo de la taille d'un timbre, une parole écrite de son sang sur un mouchoir en soie et enfin une touffe de cheveux coupés d'un coup sec.

La photo était trop petite, peu nette et blanchie, incapable de laisser voir le visage ; les cheveux étaient à peu près comme la moustache de Chaplin qu'on utilise au théâtre, ou à peine plus longs ; mais le texte était vraiment admirable, et on pouvait le considérer à bon droit comme une œuvre d'art où le génie artistique de l'auteur transparaissait suffisamment. Je ne parle naturellement pas de l'histoire avec la prostituée mais de ce que Uk avait écrit et conservé. Au milieu du mouchoir en soie, en caractères ornés de son sceau, il avait tout simplement écrit le mot : « péché », et bien entendu il n'y avait pas de signature.

C'était la première fois depuis ma naissance que je voyais un écrit de sang ; à partir de là, l'amour fraternel et pur que j'avais pour Uk s'est insidieusement transformé en une disposition des plus littéraire. Aujourd'hui, après cinq ans passés, je t'aime de nouveau d'une amitié approchant l'amour pur de ces jours regrettés, ô toi qui hier as manqué de peu de me trahir. Mais c'est que ce qui t'entoure désormais me dit ton intégrité et ton innocence natives.

MISTER HYDE

Le nom que je dois écrire, ce n'est évidemment pas Soha. Cependant, quel mal y aurait-il à l'appeler Soha ? Soha ! Qu'est-ce le sexe pour des masochistes devant le destin ? Le sexe ! Serait-ce donc une plaisanterie ? N'y a-t-il vraiment pas de *story* du sexe ? Dans les temps anciens, l'humain aurait-il vraiment joui d'une longue vie ?

Soha ! Je n'ai décidément pas eu de tuteur pour avancer sur le chemin de l'art. Ainsi, j'ai connu le sadisme en même temps que le désir sexuel. Je n'étais surveillé par aucun tuteur qui aurait pu maîtriser mon amour-propre sans égard pour autrui, ce débris sacré.

Mon idée personnelle envers les prostituées a évolué à la manière d'un voyage incognito, stimulée qu'elle a été par la longue expérience qu'on acquiert au quotidien. Aussi je n'ose pas déclarer à haute voix qu'est « bon » ou « vrai » le *Docteur*

Jekyll et Mister Hyde tel qu'il a été adapté au cinéma, en arguant du fait que le niveau artistique en est bas, dont le parfum ne dépasse certainement pas le niveau de la simple instrumentation. Je ne parle pas de votre cas, Soha, mais je tiens à confesser que j'ai bien peu du Docteur Jekyll et bien plus de Mister Hyde. Bien que je remarque dans votre cas également un Docteur Jekyll assez conséquent et un semblable Mister Hyde, à supposer que vous ayez une aptitude à conclure assez vite d'un fragment amoureux à la passion universelle, mais moi, à l'instar du brouillard qui se répand dans les rues de Londres, je n'ai pas, même ici, ce talent de mettre une virgule ou un point quelque part.

Puisque le poids du quotidien m'oblige malgré moi à rejeter mon éducation, je fais évoluer, toujours malgré moi, ma double personnalité dénuée de sens, de « Jekyll et Hyde » vers « Hyde et Hyde ».

Sentiments d'un esprit malfaisant

N'ayant de volonté que celle d'un enfant, je déteste l'occasion d'approcher la folie fût-ce de la distance d'une feuille. Mais j'aime bien les plaisanteries qui s'y rapportent comme deux gouttes d'eau. Serait-ce là, Soha, une façon de faire mon *mea culpa* ? Une plaisanterie simple et franche où il n'y a aucun supplément de sens : le désir sexuel ! Moi qui, par nature, éprouve un supplément de plaisir devant la gentillesse des étrangers, je sens de la part des prostituées une gentillesse et une bienveillance internationales. Soha ! J'ai remarqué que vous preniez aussi plaisir à ce genre de plaisanteries et à cette diplomatie simple.

L'éducation nous a donné un surplus de sens commun. Aussi avons-nous été bien trop indifférents à l'encre rouge sur les mains de ces trois prostituées. Par la suite, lorsque nous avons compris que cette expérience visait à savoir si la couleur de l'encre rouge est semblable ou non à celle du sang, me laissant aller à un rire fou j'ai pris conscience qu'il ne pourrait jamais y avoir de correspondance entre leur sens commun et le nôtre ; mais ce faisant, comme ces derniers temps j'avais en outre été amené à porter un

intérêt esthétique à la psychologie des gens évoluant dans un monde différent du mien, je me suis senti accablé et découragé.

L'encre rouge ne ressemblant pas au sang, elles ont naturellement dû comprendre que le texte avait été écrit avec une substance quasiment identique au sang, même tout en admettant que cet écrit de sang fût falsifié. Néanmoins, elles ont poursuivi : existe-t-il une encre couleur de sang ? Le sang des animaux, comme celui du rat ou de la poule, a-t-il la même couleur que celui des hommes ? etc. Sans parler de l'état de mon cœur à ce moment-là, quel était le vôtre ? Tenez, regardez un peu : ont-elles fini par apporter une feuille conservée dans une enveloppe. Avant même que nous l'expertisions, n'avaient-elles pas eu des opinions divergentes à son sujet ? Cet écrit de sang était de fait une chose bien littéraire, claire et limpide, une œuvre assez parfaite pour qu'il n'y ait pas lieu d'ajouter une seule virgule. Il disait :

Jang Gwi-nam, mon amour
ma passion brûlante
je vous l'offre
un jour du premier mois lunaire de l'année Gyeyu [2].

À ce moment-là, j'ai senti combien notre plaisanterie avait essuyé de déshonneur.

Soha ! Vous conserviez la modestie distinguée d'un gentilhomme mais il m'était facile de constater à quel point vous étiez amère. En tout cas, je suppose que c'est un effort inutile et nul que de vouloir appliquer notre loi à des documents diplomatiques présentés dans un pays aussi énigmatique que celui d'Alice.

Elles avaient résolu unanimement de se rendre le lendemain au magasin que tenait l'expéditeur de la lettre ; j'ai eu envie de les suivre pour voir la tête de ce génie jusqu'à m'en lasser.

N'avaient-elles pas dit que ce génie — l'une parmi elles, après avoir reçu le résultat de l'analyse confirmant qu'il s'agissait bel et bien de sang humain, avait commencé à boire comme s'il pleuvait à verse, et j'avais hésité à l'en dissuader, puis j'avais

finalement laissé tomber — était une personne d'un certain âge, environ la quarantaine ?

Il m'a semblé que nos compétences artistiques concernant le niveau d'expression valaient tout juste le fait de lécher la peau d'une pastèque. J'ai retenu avec peine l'envie de m'enfuir dans la rue pour brailler.

Le troisième écrit de sang

Ceci est le troisième écrit de sang que j'aie pu voir dans ma vie, et je n'ai jamais entendu parler d'un qui fût aussi humoristique et nul ne m'a autant fait tordre de rire. Écoutez un peu ; sur ces paroles, le patron du café W. m'a raconté l'histoire suivante : l'hôtesse de bar qui s'est suicidée dans le fleuve Han était sa maîtresse ; elle était douce comme un agneau, gentille comme un Bouddha, elle inspirait de la pitié, et elle l'aimait plus que tout ; mais un jour un chauffeur est entré dans sa vie, il a essayé de la séduire à petit feu, et comme elle ne l'écoutait pas, il lui a envoyé ce fichu écrit de sang frauduleux pour lui faire un peu peur ; or Y.-ja [3], au cœur fragile, ayant lu cela a cru qu'il allait réellement mourir et prise de panique elle s'est donné la mort la première, tandis que lui, après avoir sacrifié une innocente, est toujours vivant et se promène dans sa voiture. Alors, vous pouvez imaginer ma fureur et mon irritation ? Ah, comment cela serait-il un écrit de sang ?, avec ces mots, il sort d'une enveloppe blanche une lettre, était-ce une feuille de comptabilité ou une feuille blanche, je ne m'en souviens pas. C'était franchement un spectacle grandiose ; une longue lettre écrite en caractères petits et maladroits, où il essayait de peindre le bien et le mal, le vrai et le faux. J'ai lu quelques lignes puis pris de nausée, je me suis arrêté ; bon sang, où est le sang, mais c'est écrit de plume et pas de sang, me suis-je dit ; voilà une preuve qu'il s'est fait saigner : disant cela, il m'a montré les quelques gouttes apposées tout à la fin de la lettre et marquées de son empreinte digitale. Aurait-il saigné du nez ?, mais pour une épistaxis, c'est trop peu, il a peut-être écrasé une punaise qui passait, en tout cas sa véritable iden-

tité est incertaine. À la fin, l'auteur dit : lorsque l'écrit de sang vous sera arrivé, je ne serai plus de ce monde mais au paradis ; disons qu'il a peut-être voulu dire qu'il aura trouvé une autre maîtresse au cabaret *Le Paradis*.

Mais Y.-ja est morte. Elle est vraiment morte après que cette lettre lui est parvenue. Est-ce qu'une lettre peut tuer une hôtesse de bar ? Est-elle réellement morte à cause de cette lettre, prise de panique, effarée, terrifiée ? Encore de la part des autres hôtesses…

Comme ils s'étaient promis de se suicider ensemble, les deux jeunes gens se sont rendus en voiture de l'autre côté du fleuve Han. La voiture est repartie. Sans doute ont-ils senti pleinement l'extase de la mort en marchant sur le pont. Puis le doux baiser qu'on se donne pour la dernière fois. Y.-ja enlève d'abord ses chaussures, ensuite le manteau de printemps, et elle saute pour de vrai dans l'eau. La chute effroyable, le bruit terrifiant de l'eau qui se fend, la mort est affolante. Affolante. À l'instant même, une terreur fulgurante traverse la tête de l'homme, lui ôte le courage de la suivre. Un homme, profondément choqué (il n'en reste, on dirait, que la moitié), a signalé les chaussures et le manteau à la police. Il accélère désespérément pour éteindre cette plaisanterie terrifiante.

C'est tout naturellement que le patron du café W. s'est chargé de bon cœur des frais d'études du petit frère de Y.-ja, qui est un élève appliqué inscrit au lycée…

L'AUTOMNE DE LA PROMENADE

Une femme, des *kanzume*[4] ou du *milk* paisiblement disposés dans une vitrine ; évidemment, le *milk* ne sort pas si on ne fait pas de trou. Puisque, si l'on met à part la beauté des lettres peintes en rouge incarnat ou vert, aux couleurs multiples donc, il n'existe de joie que celle d'un baiser soudain empli de gravité recelant l'automne et le vide.

Suk dans un grand magasin un jour de pluie ! Dans une rue déserte où mille choses préservent et apaisent ma seule ombre, une femme remonte son habit sur ses mollets ; sous sa jupe rose clair, c'est une ligne courbe qui dessine les mouvements majestueux de quelque profondeur ! Je consens alors, dans cette rue gorgée d'automne où un haut-parleur, voix des employés, chante haut et triste la mélancolie, à abandonner toutes les choses du monde mais j'en regretterai une, ces mollets couleur pêche qui ont l'air plus savoureux encore que des fruits.

Des statues en plâtre dans la vitrine : le chevalier n'a pas de barbe et il n'y a pas moyen de trouver sur une Vénus un bout de peau qui ne soit fardée ; statues en plâtre dans la vitrine qui ne renoncent pas une seconde à la pose.

Mélangé à l'automne, le soda a la froideur d'une injection intraveineuse ; le ruban propret qui brille à la taille des filles en uniformes, la peau de leurs bras dénudés sortant de ces uniformes sur lesquels sont tombées quelques gouttes d'eau, for-

ment un papier d'emballage plus vrai que le vrai ; et les uniformes eux-mêmes deviennent une peau plus vraie que la vraie. L'emballage des articles neufs au grand magasin : les paquets qui se pressent avec un tas de rubans comme des ficelles doivent ainsi être emplis de beaucoup, beaucoup plus de curiosité que de marchandises.

Mais alors que l'été se retire, pourquoi la photo noire ne fait-elle pas peau neuve ? Début de soirée fourmillant de pensées où le cœur malicieux d'une fille, sur une photo bien faite, maquille le papier sensible sous le clair de lune livide.

Le magasin de fruits a fermé ses portes. De l'autre côté de la vitrine, à l'intérieur, se répand la respiration des fruits, des pêches au parfum léger ; et puisqu'on a voilé le secret, personne à présent ne viendra plus acheter de fruits. Les fruits, on peut les rouler comme on veut, les lancer à la tête du patron qui a l'allure d'une pastèque pas mûre ; mais comme fruits, assurément, des pêches, un parfum, le parfum des pêches, et des pêches, et des bananes…

L'intérieur de l'imprimerie est tout retourné. Les visages de tous les employés se sont réunis dans le miroir. Lorsqu'ils se sont mis à manger, c'était aussi de la main gauche. Peut-être mes yeux étaient-ils devenus gauchers, toujours est-il que je leur ai moi-même serré la main de la main gauche sans difficulté particulière. Et j'ai également conversé très à mon aise avec eux avec mon savoir qui s'était gauchi. Toutefois devant leur immobilité, mais je ne me l'explique pas, la description que j'ai pu en faire s'est avérée droite. Pris de malaise à cette bifurcation, j'ai cru m'évanouir et j'ai bondi hors de la pièce ; et certes, il a suffi que je fasse un pas pour que tous les employés se tournent vers la droite. On pouvait constater là que la conversation avec un flâneur ne pouvait avoir lieu qu'à l'expresse condition de se dérouler en dehors du lieu de travail.

Des tracts qu'un avion disperse dans les égouts ouverts de Cheong-gye-cheon [5]. Un peu comme ces tracts, les enfants du pays s'éparpillent, en formant des groupes qui se dispersent pour les ramasser. Macnin [6] : élimine les ascarides, mais pas un seul parmi eux ne sait lire. Les enfants du pays sont tous mangés d'ascarides. Ici pourtant, ils oublient leur mal au ventre en venant simplement s'amuser autour des bouches d'égouts. Peut-être vos parents vous ont-ils abandonnés parce que vous êtes des déchets ; en tout cas, hors de leur contrôle et tout frétillants comme des vairons amaigris vous avez l'air de bien vous amuser.

Le paysage turbulent d'une esplanade pour patins à roulettes ; qu'est-ce que c'est que ça ? Une falsification à la mode, comme le bourdonnement des haut-parleurs ? Le rayon de lune bleu ressemble à un bruit qui viendrait du dehors ! La patinoire est néanmoins de plein hiver ; debout devant cet hiver qui transpire, ce qu'il reste d'été transpire d'effroi. Sur cette glace de confection qui feint si bien d'être l'hiver, qui sait si vous aussi, si on regardait en vous, vous ne ressembleriez pas à des répliques d'humains ?

SEOMANGYUL-DO [7]

Au village dont on disait que les fleurs de poirier avaient fleuri cet hiver, je n'ai trouvé qu'une corneille sur une branche sèche, semblable à un gardien de prison.

Sur le talus, des prisonniers couleur de terre rouge cassaient la terre rouge. Les pieds péniblement enfoncés dans la boue, je ne savais plus où aller.

Si j'allais à la rivière. Sur le rocher où autrefois j'avais dessiné en pleurant des aquarelles, j'ai nettoyé les verres neutres de mes lunettes. Indolente, l'eau de la rivière en ce mois de mars était terne sous le rocher. L'île aux châtaignes à l'ouest, où un rayon de soleil insuffisant apparaissait et disparaissait, à plusieurs reprises j'ai regardé l'eau où il semblait qu'on eût délayé du bitume.

Le climat du pays natal est comme une chevelure
Si on le touche, il devient rouge

Le bruit des cargaisons qu'on décharge, au bord de la rivière est tout ce qu'il y a de plus normal. À côté des fûts, le coq du jour est impossible à retenir et bientôt tous les bateaux se sont mis à carguer leurs voiles. Puis après un temps, c'est le bruit des battoirs qui m'est parvenu de l'arrière. Et soudain, je me suis ennuyé des gens.

Alors, je suis entré dans un bar. Pas un client.

Seuls trois quatre coquillages inconnus rassemblés autour du poêle… Sans saluer, une femme sort de la pièce de derrière.

Vêtue d'un habit de deuil blanc amidonné dont on dirait qu'il érafle la main, elle ne porte pas de bague.

Ayant pris un verre et une assiette d'aulx sauvages en sauce pour l'accompagner, j'ai senti, froide sur le zinc, la Sainteté d'une Madone. J'ai senti le *fond* douloureux des liens de sang.

Puis,

Jusqu'à ce que les liens du sang se brisent
Le point sensible en moi est touché
Même dans des chaussures confortables
Toute chose est cuisante.

On dirait que l'île aux châtaignes va bourgeonner. Aux yeux de celui qui n'a pas manqué une occasion d'être giflé, le chantier de l'autre côté de la rivière vaguement jaunâtre oscille légèrement.

OBSERVATIONS AU DÉBUT DU PRINTEMPS

Un incendie sans assurance

Un incendie s'est déclaré à proximité. Éparpillant des flocons de neige dans le ciel grisâtre, les flammes vomissaient des caillots d'encre comme une seiche. La grande usine où on manipule tout un tas de produits pharmaceutiques, disait-on. Des mottes de fumée multicolores étaient crachées par intermittence, comme d'un éternuement, de la boule de feu gigantesque. Les produits devaient exploser.

C'est triste à dire, et j'en suis navré, mais j'ai le sentiment que peu de gens détestent regarder le spectacle d'un incendie. Je me suis donc moi aussi dirigé vers l'arrière-cour et là, les bras croisés, j'ai regardé les flammes qui s'acharnaient sous mon nez ; la chaleur m'est montée au visage : ça valait la peine. Je me suis laissé bercer un moment dans une extase béate.

En un rien de temps la caserne de l'usine fut raflée par le feu, trahissant ainsi contre toute attente sa structure par trop squelettique ; ce n'est que lorsque le feu a commencé à dérouler sa langue vers les logements voisins des traîne-misère, semblables à de malheureuses boîtes, que les pompiers sont arrivés. Alors, ça a commencé à être vraiment amusant. Les pompiers, dirigeant leurs tuyaux de trois côtés depuis les toits des habitats miséreux, s'agitaient dans tous les sens. Oui, vraiment : c'était follement amusant.

Insupportable pour moi qui me tenais pourtant assez loin, la chaleur devait être intolérable pour les pompiers qui se trou-

vaient presque dans les flammes : cette pensée en tête, je me réchauffais à la chaleur suffocante qui se faisait de plus en plus violente, lorsque, tuyaux en main, ils ont sauté des toits, sûrement parce qu'ils ne pouvaient plus supporter la chaleur. Ça, c'était prévu, je me suis dit ; et tandis que je voyais avec pitié ces filets d'eau plus minables encore que des ficelles, les pompiers, abandonnant le feu, ont tourné les tuyaux dans une autre direction et ont commencé à mouiller les tanières attenantes. Les cheminées et les perches soutenant les cordes à linge avaient déjà commencé à roussir sous l'effet de la chaleur. Dans tous leurs états, les habitants essayaient de sortir à la hâte les nécessaires de ménage et les ustensiles. Les pompiers maintenant commençaient à tout détruire.

Sans doute c'était pour tenter de barrer la route aux flammes poussées par l'assez violent vent de nord-ouest ; mais ils détruisaient les habitats intacts au lieu d'éteindre le feu. Et pour ces habitants, quoi de plus accablant que de voir leurs demeures détruites et leur ménage inondé, avant même que le feu les atteigne !

J'ai nonchalamment dirigé mon regard dans une rue étroite où les gens s'agitaient, refoulés tantôt vers l'intérieur tantôt vers l'extérieur ; toutes sortes de choses hétéroclites comme des meubles à trois étages, des vêtements, des cuvettes en cuivre, une lettre de rappel de taxe, un violon, un renard, des nattes usées, une canne, des talons aiguilles etc. étaient entassés là comme dans un marché. Au beau milieu, des couettes détériorées par les jets d'eau faisaient peine à regarder.

C'est alors seulement que la peur m'a pris que le feu atteigne l'endroit où j'habitais. Je suis vite retourné chez moi, et j'ai vu ma mère tremblotante, qui répétait incessamment le geste de nouer et de dénouer le nœud du paquet enfermant les couettes crasseuses. Étouffant un rire moqueur qui montait incongru, je lui ai demandé : où allez-vous les mettre ainsi enfermées ? À bien y réfléchir, comme nous sommes locataires, les dégâts ne se monteraient pas à un énième de ceux d'une maison endommagée, même si tout brûlait.

Bientôt les flammes ont éclairé la fenêtre qui donnait vers l'ouest. On aurait dit que ça allait brûler. Tout va brûler, et alors ? Avec un sentiment de vanité de tout difficile à déterminer, je suis revenu dans l'arrière-cour pour continuer à contempler le spectacle de l'incendie.

Pendant ce temps-là, j'ai essayé de réfléchir à ce que je devrais sortir en premier si le feu décidait vraiment de réduire en cendre tous les environs.

Mais rien ne me venait en tête. À croire que ça m'était égal que tout brûle ? Peut-être, oui : ça devait être ça. Mais ma mère semblait infiniment regretter les couvertures usées et le coffre bourré de punaises.

J'ai aussi réfléchi pour savoir si j'aurais un endroit où aller avec ces morceaux de chiffons misérables, une fois que je les aurais mis dans la rue et sauvés ; mais il n'y en avait pas non plus. Les parents ou les amis ? À moins d'être seul, personne n'aurait pu accueillir sur le champ et sans mot dire toute cette famille crasseuse.

Le feu s'est malheureusement éteint avant d'arriver jusqu'ici. J'étais navré que ce spectacle si plaisant finisse d'une manière si dérisoire, mais indifféremment à cela, j'ai surtout ressenti une solitude indéfinissable.

Bientôt le bruit courut que l'usine allait recevoir quelques dizaines de milliers de wons d'indemnités grâce à l'assurance incendie, sans même avoir sorti un demi-litre d'alcool. L'assurance incendie — c'est un dieu cent fois plus miséricordieux qu'un quelconque dieu de miséricorde.

Une pensée maligne et frivole, du genre « Bon sang, mais pourquoi tout n'a-t-il pas brûlé ! », s'est levée en moi à ce moment-là, sans que je pense même à ma mère. J'ai dû avoir envie de devenir un corps nu sans fortune, sans le moindre bout de chiffon. Même si, cela va de soi, le dieu de l'assurance incendie ne m'aurait pas indemnisé de quoi que ce soit…

La jeune fille au doigt coupé

Il ne m'est jamais arrivé de couper une fleur dans un champ ou sous un arbre. Ce n'est pas que j'aie jamais eu de noble raison pour m'en abstenir, comme d'estimer les choses de la nature plus précieuses que les autres, non ; c'est que je suis généralement d'un tempérament lâche.

Je me demande pourtant si celui qui peut en cueillir une sans hésiter ne possède pas, par rapport à celui qui n'y parvient pas, cette arme excellente qui consiste à décider avec sagesse et énergie, même s'il doit supporter qu'on le qualifie de cruel en tout.

Une fille, amie de ma petite sœur, s'est coupé l'annulaire gauche au lit de mort de sa mère. Pour avoir ainsi atteint le comble de la morale orientale, on lui a attribué je ne sais quel prix et trois wons de récompense. Si nous vivions dans une époque décente, on lui aurait dressé une belle Porte Rouge[8] et je ne veux pas savoir par quels calculs mesquins on en est venu à cette somme de trois wons ; mais quand j'y réfléchis un moment et que je m'identifie à cette jeune femme qui s'est tranché le doigt, ça me donne froid dans le dos. Il paraît qu'elle a frappé sans trembler le moins du monde avec un couteau de cuisine, une fois, deux fois, trois fois et ainsi de suite en insistant jusqu'à ce que le doigt tombe, comme s'il s'agissait de justifier le proverbe : « Aucun arbre ne résiste lorsqu'on le frappe dix fois ». Il est vrai que ce geste témoigne d'une piété filiale qui ferait émouvoir jusqu'au ciel ; néanmoins, la seule pensée de cette cruauté monstrueuse m'a surtout fait tressaillir d'horreur. On dit qu'on arrive parfois à sauver la vie de sa mère en agissant de la sorte et je ne sais pas comment la médecine pourrait expliquer ce phénomène, mais voilà assurément un mythe de la plus belle eau.

Il est d'ailleurs difficile de savoir ce qui a fondé cette théorie paradoxale par laquelle un acte de meurtrissure épouvantable devient le comble de la piété filiale, considérée comme la première des voies : j'ai souvent entendu dire que la morale orien-